



## Les chemins de la psychanalyse

### À propos des mécanismes de sublimation

*Ce texte fut l'objet d'une intervention lors des « chemins de la psychanalyse » de l'année 2011-2012 consacrée au Séminaire IV, La relation d'objet. Il doit beaucoup à l'article de Jean-Pierre Deffieux « le cas Léonard », publié dans la revue Uforca.*

*Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci* a été écrit en 1910. Il s'inscrit dans la lignée de *Théories sur la sexualité infantile*, en 1905, juste après l'écriture du cas du « Petit Hans », en 1909. En 1926, dans une lettre à Lou Salomé, Freud écrit : « Le Léonardo, sans doute la seule jolie chose que j'ai écrit »<sup>1</sup>. C'est donc un texte qui lui tenait à cœur. Pourtant, c'est aussi l'un de ceux qui fut le plus décrit, notamment par les spécialistes de l'art.

Pas à pas on y suit Freud dans ses investigations. Sa démarche évoque celle d'un enquêteur de police ! À partir du matériel signifiant prélevé, ici trois fois rien, plus un souvenir, il tire le fil de son élaboration. Freud s'intéresse à la lecture du *codex Atlanticus*. Mille pages de notes et de dessins laissés par Léonard de Vinci. Il a le génie d'en prélever ce qui semble relever de l'anecdotique ! Soit : un souvenir d'enfance, quelques notes de frais, l'avis de décès de son père... Il les élève au rang d'indices, en fait la trace d'un matériel inconscient refoulé qu'il reconstruit patiemment. La référence policière peut sembler légère, mais elle ne m'est pas venue par hasard. Sans doute à cause du côté « énigmatique » du personnage de Léonard de Vinci, de ses œuvres et de son rapport à sa création. Quel est le propos de Freud ? Il ne s'inscrit ni en biographe ni en profane. Il ne s'agit ni de confondre l'artiste avec son œuvre, ni de rabattre son œuvre sur sa vie. L'artiste y est un sujet, soit un être particulier qui a à se débrouiller avec la question du refoulement et du rapport à la civilisation. C'est pourquoi, en s'attachant au cas Léonard, Freud nous invite à renoncer aux catégories du normal ou du pathologique. En chercheur, il explore les mécanismes de sublimation de Léonard, les ressorts inconscients à l'œuvre dans son processus de création.

#### *Une inhibition symptomatique*

Il interroge ce paradoxe : malgré son succès et son talent reconnus par ses pairs, et ceux qui suivront, Léonard de Vinci souffrait de réelles difficultés à créer. Il n'honorait pas toujours ses commandes, travaillait avec lenteur, pouvait déclarer des tableaux inachevés et, une fois fini, le devenir de sa création ne l'intéressait plus. Cette inhibition a cohabité avec une « pulsion de savoir » si vive qu'elle l'a souvent détourné de la peinture. À la fin de sa vie, il se serait reproché « d'avoir offensé Dieu et les hommes pour ne pas avoir fait son devoir dans son art »<sup>2</sup>. Freud repère l'inhibition au travail qu'il élève au rang d'un symptôme. Il s'appuie sur ses bizarreries pour dit-il « deviner les conditions déterminantes de son développement psychique et intellectuel ». Il ajoute : « Nous lui rendons hommage en apprenant de lui »<sup>3</sup>. C'est tout l'enjeu de ce livre.

Que nous dit-il ? Durant l'enfance, la plupart des enfants traversent une période de recherche *sexuelle infantile*. Pour répondre à la question de la naissance des enfants, ils élaborent des

<sup>1</sup> Lettre à Lou Andréas Salomé, 12 février 1926.

<sup>2</sup> Freud S., *Un souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Points Essais, 2011, p. 40.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 42.

théories sexuelles infantiles. Cette période se termine par un refoulement de ces théories à la fin de l'Œdipe et par une phase de latence.

Parvenu à l'âge adulte, la pulsion du chercheur connaîtra trois destins possibles :

L'inhibition névrotique forme de débilité névrotique.

L'obsession intellectuelle ou névrose obsessionnelle où le sentiment de n'avoir jamais trouvé la solution risque d'éloigner peu à peu le sujet de la recherche intellectuelle.

La sublimation : où la libido échappe au destin du refoulement et se transforme, se sublime en désir de savoir et vient renforcer la pulsion du chercheur. Freud est tenté de reconnaître en Léonard de Vinci un sujet paradigmatique du processus de sublimation. Cependant, à la fin de son texte, il considère plutôt que Léonard de Vinci a des traits qui évoquent la névrose obsessionnelle.

### *Une invention*

L'étude du sourire « léonardesque » constitue le chapitre IV et le cœur du livre. L'invention de ce sourire est liée à la rencontre de Léonard avec Mona Lisa del Giocondo. Invention car, il a bien fallu le cueillir ce sourire, quatre ans de travail, et la présence de bouffons, musiciens, chanteurs qui venaient divertir la belle, afin que ses traits ne s'affaissent pas dans une expression de mélancolie ! La Joconde, ou plutôt son sourire, semble avoir fasciné Léonard de Vinci. Il y a retrouvé le sourire perdu de la mère à laquelle il fût arraché : telle est l'hypothèse de Freud. En effet, Léonard est né en 1452, de l'union entre une jeune paysanne, Catarina et un homme issu d'une famille de notable, Ser Piero Da Vinci. Cet homme s'est détourné de la mère et du fils. Il a épousé la même année Donna Albiera, une dame de son rang. Il grandit sans père et Freud en déduit que la promiscuité avec sa mère, l'excès de tendresse qu'elle lui a porté, favorisa le développement de deux traits pulsionnels : un attachement à la pulsion scopique et orale. Lorsqu'il atteint sa quatrième ou cinquième année, l'enfant fut arraché à sa mère pour rejoindre le père et offrir à Donna Albiera le fils que sa stérilité lui refusait. Léonard perdit alors le regard et le sourire de sa mère. Peut-on faire du sourire « léonardesque » une suppléance de cette perte ? Via sa peinture, tel un passeur, Léonard de Vinci nous restitue son propre émoi. À notre tour, nous sommes saisis. Quelque chose dans l'œuvre nous capte, nous renvoie à notre propre émotion, à notre propre savoir insu. Ce qui nous interpelle, relève d'un savoir insu universel et pourtant particulier. Tableau sur la féminité, sur le désir, sur la mère ? Sur la perte ? Après avoir collé une paire de moustache sur ledit sourire, Marcel Duchamp provocateur de toujours, a griffonné au bas du tableau ces lettres sans équivoque : LHOQQ ! Une interprétation parmi d'autre ! Clotilde Leguil, à la suite de Freud, dans l'introduction qu'elle propose du texte, nous suggère que Léonard est tombé amoureux du sourire féminin qui lui manquait. Au-delà du manque, J.-P. Deffieux en appelle à la sublimation de la jouissance féminine. Léonard ne s'éloigna jamais de ce premier objet perdu. Peu après la Joconde, il s'attaque à un thème religieux rarement représenté *St Anne, Marie et l'enfant Jésus*. Marie, adulte, est assise sur les genoux de sa mère. De ses bras, elle tente de retenir l'enfant Jésus qui veut chevaucher un agneau, symbole de sa destinée. Le sourire ne s'adresse plus à nous, il est maintenant sur le visage des deux femmes. Il s'agit d'un tableau sur la maternité. La confusion des traits de l'une avec l'autre traduit un rêve qui n'a pas eu lieu, celui de la réunion de deux mères comblées par le même enfant. Ce tableau est la sublimation d'un rêve non advenu, d'un manque sublimé.

À la lueur de ce qu'il a exposé précédemment, dans le dernier chapitre, Freud fait une tentative pour rendre compte du balancement entre création artistique et recherche scientifique. Il propose de repérer trois temps d'élaboration différents. Première période, en 1482, Léonard de Vinci a trente ans, il devient le protégé du Duc Ludovic le More, à Milan. C'est une période où il peint et termine ses œuvres. La peinture cohabite alors sans inhibition avec la recherche scientifique Deuxième période où au fil des années, la régression de sa vie

sexuelle finit par desservir sa pulsion créatrice. Léonard perd son protecteur, prend la fuite et trouve refuge en Toscane. Son nouveau mécène, César Borgia, ne constitue plus une figure paternelle de substitution. Peu à peu la recherche scientifique prend le pas sur la création. L'inhibition est au premier plan. Troisième période, à l'âge de cinquante ans, la rencontre avec Mona Lisa qui lui permet de surmonter son inhibition et relance un temps le processus de sublimation au profit de la création picturale. Freud reste prudent vis-à-vis de cette tentative d'organisation des pulsions. En aucun cas, elle ne peut rendre compte du sujet. En effet, il repère deux points de butée sur lesquels la psychanalyse n'a pas prise. Le premier est celui de la contingence « des hasards de la constellation parentale »<sup>4</sup>. Le second concerne sans doute l'insondable décision du sujet, ici pour Léonard de Vinci, « sa tendance très particulière au refoulement pulsionnel et son extraordinaire faculté de sublimation des pulsions primitives »<sup>5</sup>. Puisque « l'essence de l'activité artistique nous est, elle aussi, inaccessible par la psychanalyse »<sup>6</sup> alors, dès 1910, Freud nous invite à apprendre de l'artiste.

**Dominique Szulzynger**

**(Collège clinique de Toulouse)**

---

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 151.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>6</sup> *Ibid.*

